

PHAM-QUYNH

ASE

4305

LE PAYSAN TONKINOIS

A TRAVERS LE PARLER POPULAIRE

DESSINS & HORS TEXTE
— PAR MANH-QUYNH —



HANOI
EDITIONS ALEXANDRE DE RHODES
1943

LE PAYSAN TONKINOIS
A TRAVERS LE PARLER POPULAIRE

PHẠM QUỲNH

LE PAYSAN TONKINOIS

A TRAVERS

LE PARLER POPULAIRE

Dessins et hors-texte
par **MANH-QUỲNH**

Achat CNRS.

ASE
4305

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN

BIBLIOTHÈQUE



HANOI

EDITIONS ALEXANDRE DE RHODES

1943



En choisissant pour sujet de cette conférence « Le Paysan Tonkinois à travers le parler populaire » (*), je ne crois pas sortir du programme de la Société de Géographie. C'est, en effet, en même temps qu'un essai de linguistique annamite, un sujet de géographie humaine que j'ai l'honneur de traiter devant vous. Le domaine de la géographie s'est considérablement agrandi depuis qu'un savant français, M. Jean Bruhnes, a intégré dans la vaste synthèse des faits qui constituent la science géographique le fait humain, l'homme, agent de la transformation du globe. Le paysan annamite qui, depuis les origines lointaines de la race, a vécu et prospéré dans le delta tonkinois qu'il a, suivant la forte expression de son langage imagé, fécondé de la « sueur de son front et des larmes de ses yeux », qui, « de la rizièrre à la montagne », a laissé des traces ineffaçables de son opiniâtre labeur, mérite certes que les géographes s'intéressent à lui, non pas comme une vague entité démographique, mais comme une réalité vivante évoluant dans le milieu qui l'a créée et qu'elle a elle-même contribué à modifier.

Mais cette étude de géographie humaine prétend s'appuyer sur les données du langage. Ce point de vue qu'on pourrait prendre pour celui d'un linguiste impénitent a besoin d'être justifié.

(*) Conférence faite sous les auspices de la Société de Géographie de Hanoi le jeudi 19 Décembre 1929.

La langue annamite possède un très joli fonds populaire, trop longtemps négligé jusqu'ici par nos lettrés. Comme j'ai eu l'occasion de l'exposer dans une étude antérieure (*), « il y a en ce moment, dans notre pays, un véritable mouvement de renaissance de la langue nationale. Ce mouvement est né d'une sorte de réaction contre les caractères chinois, qui constituaient jadis la seule langue écrite de nos lettrés, et sous l'influence de la culture française,

« Les caractères chinois jouaient chez nous à peu près le rôle du latin dans les pays d'Europe au Moyen-âge, avant la constitution définitive des différentes langues nationales. Ils étaient la langue savante cultivée par une classe d'humanistes qu'on appelle *les lettrés*. Ceux-ci qui formaient la seule élite intellectuelle du pays affectaient à l'égard de la langue parlée un dédain transcendant. C'était pour eux la langue vulgaire, la langue du peuple, indigne d'être cultivée par les gens instruits. Non seulement les livres étaient écrits en caractères, mais encore les lettres privées, comme tous les documents officiels et administratifs. L'annamite, le *nôm*, ou langue vulgaire, était bon pour les illettrés, pour le peuple. C'est à peine si de temps en temps un lettré daignait écrire en *nôm* : c'était pour composer de petits poèmes sans importance, sur des sujets plus ou moins frivoles, comme une sorte de délassement aux études plus sérieuses. Il n'y eut qu'une seule exception au début du 19^e siècle : un mandarin lettré du nom de Nguyễn-Du composa un ouvrage entier en *nôm*, le *Kiêu*, sorte de roman versifié qui est un vrai chef-d'œuvre et montre quelles

(*) *L'Evolution de la langue annamite in Quelques conférences à Paris*, Hanoi, 1923, Lê-van-Phuc, éditeur.

possibilités littéraires possède la langue annamite et quel parti a su en tirer un écrivain de talent. Mais dédaignée par les lettrés parce qu'elle n'était pas enseignée dans les écoles, celle-ci a toujours été cultivée dans le peuple qui avait ses poètes préférés, sortes de trouvères ou troubadours chantant l'amour et le printemps, les belles légendes du passé et les charmes de la vie champêtre. C'est ainsi qu'à côté de la littérature officielle, écrite, qu'on peut appeler littérature sino-annamite, parce qu'elle comprend tous les ouvrages écrits en caractères chinois par des auteurs annamites, il existe une littérature populaire, en grande partie orale, qui est en tout cas une mine inépuisable de renseignements précieux pour le philologue et le folkloriste, — et j'ajouterai pour le spécialiste ou l'amateur de géographie humaine, — parce qu'elle émane directement du peuple, qu'elle exprime sous une forme tantôt naïve et simple, tantôt narquoise et volontiers humoristique, l'âme populaire de chez nous.

« Tandis que les lettrés s'enfermaient dans leur tour d'ivoire et se plaisaient à composer des vers chinois qui, ici, ressemblent bien aux vers latins, ou à commenter les vieux classiques, le peuple travaillait à former la langue et à produire cette riche littérature populaire composée de dictons, de proverbes, de sentences, de distiques, de phrases, locutions et expressions plus ou moins assonancées portant des allusions aux faits du passé ou aux coutumes locales, et surtout de chansons, de ces belles et douces chansons qui s'élèvent les nuits d'été du fond des paillotes ou de l'immensité des rizières et des étangs et semblent se répercuter dans l'espace jusqu'à la cîme frissonnante des bambous. Elles sont, ces chansons, d'un charme

infini, d'une suavité profonde. Quiconque a entendu une fois chanter par des repiqueuses de riz du delta tonkinois ou des sampaniers de la Rivière de Hué des chansons comme celle-ci :

Montagne, ô montagne, pourquoi êtes-vous si haute ?
 Vous cachez le soleil et vous me cachez le visage de mon
 [bien aimé !]

Núi cao chi lắm núi ơi !

Núi che mặt trời không thấy người yêu !

n'oubliera jamais cet accent d'indéfinissable mélancolie lamartinienne qui révèle le fonds de poésie de la race, en même temps qu'il montre l'excellence de la langue capable d'exprimer de tels sentiments.

« Pendant que les lettrés chantaient en vers savants les hommes et les choses de la Chine, nos chanteurs populaires ont trouvé de tels accents pour exprimer la nostalgie de l'amour et la tristesse du souvenir.

« Grâce à l'effort anonyme de ces trouvères qui sont les vrais créateurs de notre langue, celle-ci possède un fonds populaire extrêmement riche, que nos écrivains et nos lettrés ont trop négligé, trop méconnu et n'ont pas su cultiver et exploiter comme il fallait pour lui faire produire une véritable littérature nationale qui eût pu être aussi originale, aussi intéressante que la littérature japonaise, par exemple. »

Nous nous occupons aujourd'hui de recueillir tout ce fonds populaire, et le dernier recueil (*) paru ne renferme pas moins de huit mille numéros com-

(*) *Tục-ngữ phong-dao*. (Locutions et chansons populaires, recueillies par Nguyễn-van-Ngọc, inspecteur primaire au Tonkin). 2 vol. (360 + 274 pages). — Hanoi, 1928.

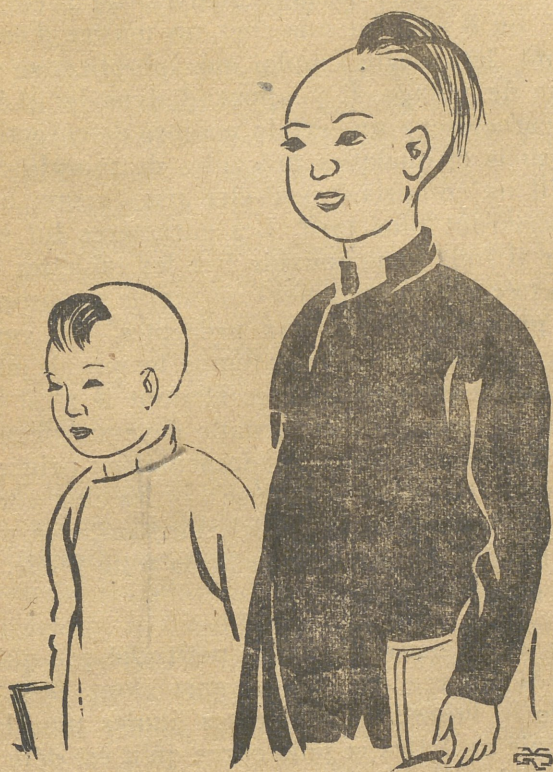
prenant depuis des locutions et phrases de quelques mots jusqu'aux petits poèmes de 20 à 30 vers et davantage, sans compter une multitude de chansons sous forme de quatrains et de distiques. Et ce n'est pas tout. Une enquête plus étendue, des recherches plus approfondies nous apporteront de nouvelles richesses. Et je ne parle que du Tonkin : aucun travail de ce genre n'a encore été, que je sache, entrepris en Annam et en Cochinchine. Car si la langue annamite est une, et qu'il n'y a absolument pas, comme on le croit d'ordinaire, de dialecte tonkinois, de dialecte cochinchinois ou de dialecte annamite du centre, le parler populaire doit varier d'une région à l'autre, et nul doute qu'une enquête faite dans les provinces de l'Annam et de la Cochinchine ne nous apporte un lot considérable de locutions originales et de chansons attrayantes.

Pour nous en tenir au Tonkin, tout le riche fonds qui a été recueilli jusqu'ici représente bien le parler du peuple, un parler savoureux, jailli pour ainsi dire du fond du terroir, sans aucune de ces allures maniérées qui distinguent le langage lettré. L'âme populaire s'y exprime dans toute sa sincérité, dans toute sa candeur, dans toute sa gaieté native, dirai-je, sa *gauloiserie*. Et comme le peuple est ici en grande partie rural, c'est le paysan tonkinois qui nous apparaît à travers le parler populaire, dans son rude labeur quotidien, dans sa vie ordonnée au rythme des saisons et à la cadence des fêtes villageoises et populaires, dans son humeur enjouée et railleuse, dans son bon sens et sa sagesse foncière.

Je me propose de vous décrire ce *nhà-quê* du Tonkin, en m'appuyant sur des exemples tirés du langage populaire. Mais je me heurte à une première et gran-

de difficulté, celle de traduire en français ces exemples mêmes. Ces mots du terroir, ces scintillements de l'esprit du peuple, ces floraisons du parler paysan sont difficilement transmissibles dans une langue étrangère : ils y perdent tout leur sel, toute leur saveur, si même ils ne deviennent tout à fait incompréhensibles quand il s'agit de jeux de mots intraduisibles ou de quiproquos amusants. Je tâcherai néanmoins de choisir des exemples qu'il soit possible de traduire sans trop s'écarter de l'original, en me résignant à laisser de côté les autres qui sont peut-être parmi les plus caractéristiques.

Je prendrai le paysan tonkinois dès l'âge de 10 ou 12 ans, où perché sur son buffle il le conduit paître aux champs en chantant des chansons d'une naïveté charmante ou en jouant de la flûte de bambou, et je le suivrai jusqu'au jour où devenu notable du village il a sa place sur la première natte dans la maison communale et où, considéré comme une autorité par ses cadets, il leur donne en des formules savoureuses ou des préceptes lapidaires des conseils judicieux, fruit de l'expérience et de la sagesse. Je ferai une incursion dans sa vie sentimentale et je tâcherai de surprendre les confidences qu'il fait à ses petites amies les paysannes et les réponses de celles-ci, quand pendant les froides journées du 12^e mois ils font ensemble le repiquage dans des champs de boue, ou les chaudes journées du 5^e mois, la moisson sous un soleil ardent, ou encore pendant les claires nuits de lune ils irriguent leurs champs desséchés en balançant de petits seaux d'un mouvement agile et rythmique. Je m'efforcerai de vous découvrir ses pensées, — car il en a, — et, si possible, quelques côtés de son âme qui n'est pas si fermée, si énigmatique qu'on se l'imagine d'ordinaire et qui s'exprime volontiers



Jeunes écoliers.

dans des chansons tantôt joyeuses, tantôt mélancoliques, dont beaucoup sont de purs joyaux de notre langue.

Le petit *nhà-quê*, quelque pauvre qu'il soit, à l'âge de 7 ou 8 ans, est mis chez un maître d'école, un *Thầy-dồ* lettré sans emploi qui volontiers se fait instituteur de village. Il y apprend dans le « Livre des trois caractères » un certain nombre de caractères chinois usuels et quelques préceptes de morale courante qu'il ne comprend peut-être pas encore, mais qui lui serviront plus tard. Les caractères lui sont utiles, car il faut bien pouvoir lire les tablettes des ancêtres et écrire correctement au moins ses propres noms et prénoms. Quant aux préceptes, ils enseignent des choses que de tout temps la morale et la coutume ont tenu pour sacrées et dont il n'est pas indifférent de connaître la formule devenue presque rituelle : les trois relations fondamentales : prince et sujet, père et fils, époux et épouse ; — les cinq vertus cardinales : l'humanité, la justice, l'urbanité, la prudence, la fidélité ; — les devoirs de la pitié filiale, du culte des ancêtres, etc...

Après un ou deux ans, notre petit *nhà-quê* quitte son *Thầy-dồ*, parce que ses parents n'ont pas les moyens de le laisser continuer ses études plus loin pour devenir un lettré et puis parce qu'il est déjà en âge de les aider dans leurs travaux. A dix ans, il faut savoir conduire son buffle aux champs, ou alors on n'est qu'un vaurien.

Du reste, dans son petit esprit, comme dans la jugeoté du grand *nhà-quê* son père, il y a lettrés et lettrés comme il y a fagots et fagots : il y a des let-

trés arrivés, reçus aux grands concours et devenus mandarins. — c'est le petit nombre, — il y en a d'autres beaucoup plus nombreux, qui n'arrivent à rien, traînent une vie misérable : ce sont des lettrés faméliques. Mieux vaut être un rude paysan qu'un de ces hommes aux longs ongles, à la tête bourrée de caractères, mais incapables de gagner leur vie.

Certes, la convenance exige qu'on leur témoigne de la différence, un respect tout extérieur, car ils représentent le savoir qui doit être honoré. La hiérarchie traditionnelle n'est-elle pas : lettré, cultivateur, artisan, marchand ? (*sĩ nông, công, thương*). Mais intérieurement on n'en pense pas moins : « Premièrement le lettré, secondement l'agriculteur, c'est parfait ; mais quand le riz est fini et qu'il faut courir après, c'est : premièrement, l'agriculteur, et secondement, le lettré ! » (*Nhất sĩ nhì nông, hết gạo chạy rồng nhất nông nhì sĩ* !)

Le prestige de la littérature n'en impose pas à notre paysan, et il n'a pas tout à fait tort. De même les ordres du mandarin qui, comme il est d'usage dans toutes les administrations, sont toujours d'extrême urgence : le satellite porteur du *trát* mandarin en exige l'exécution immédiate, il devient menaçant. Notre paysan lui répondra : « Le mandarin est pressé, mais le peuple ne l'est pas. Si le mandarin est pressé, qu'il se mette à la nage et qu'il continue sa route ! » (*Quan cần nhưng dân chưa vội, quan có vội quan lội quan đi*.) !

Non pas qu'il soit irrespectueux ou frondeur, mais on ne lui en impose pas, et il sait mettre les choses et les gens à leur place.

Pour en revenir à notre petit Nguyễn — ainsi l'appelons-nous, car il est multitude, — le voilà donc conducteur de buffle. Confortablement installé sur sa grosse bête, il se promène à travers champs en compagnie d'une bande d'autres conducteurs de son âge. Et ils chantent l'un après l'autre ou tous en chœur :

Bòm le petit paysan, a un éventail en spathe d'aré-
[quier.

Le richard du village demande s'il veut bien l'échanger
[contre 3 bœufs et 9 buffles ;

Bòm dit qu'il ne veut pas de buffles.

Le richard demande à donner en échange une mare
[profonde pleine de tanches (*mè*) ;

Bòm dit qu'il ne veut pas de tanches.

Le richard demande à donner en échange un radeau
[rempli de bois de *lim* ;

Bòm dit qu'il ne veut pas de bois de *lim*.

Le richard demande à donner en échange une chan-
[terelle (*chim mồi*) ;

Bòm dit qu'il ne veut pas de chanterelle.

Le richard lui offre enfin une boule de riz, et Bòm rit !
[il accepte).

*Thằng Bòm có cái quạt mo,
Phú-ông xin đổi ba bò chín trâu
Bòm rằng Bòm chẳng lấy trâu
Phú-ông xin đổi ao sâu cá mè,
Bòm rằng Bòm chẳng lấy mè ;
Phú-ông xin đổi một bè gỗ lim,
Bòm rằng Bòm chẳng lấy lim ;
Phú-ông xin đổi một con chim nòi,
Bòm rằng Bòm chẳng lấy mồi.
Phú-ông xin đổi hòn xói, Bòm cười !*

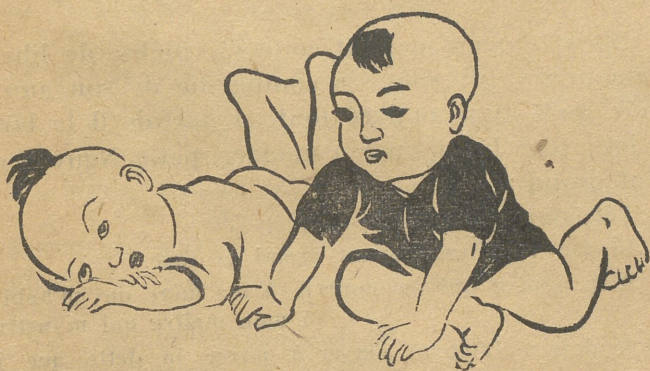
Comme Bòm de la chanson, notre Nguyễn se laisse volontiers tenter non seulement par un bon gâteau de riz, mais encore par toutes sortes de jeux



Le vieux maître de caractères chinois.

et d'amusements des garçons de son âge : cerf-volant, jeu au lancé ou jeu de la sapèque, jeu à pile ou face, etc... Et il lui arrive d'attacher son buffle à un arbre et de courir avec les camarades ou de jouer ainsi jusqu'au soir. A la nuit tombante, quand il faut rentrer la bête, il se trouve qu'elle n'a pas mangé. Alors que fait-il ? Il prend une spathe d'aréquier, l'applique sur le ventre du buffle et l'enduit de boue épaisse. Il croit ainsi tromper son père en lui affirmant que la bête a mangé parce qu'elle a le ventre si gros. Mais à malin, malin et demi. Il ne sait pas que le Ciel a donné aux bêtes comme aux hommes l'usage de la parole : elles ne s'en servent pas souvent, mais il leur arrive de parler quelquefois quand l'homme se montre méchant ou injuste avec elles. Le buffle est un animal intelligent : il parle quand il le faut. Donc, arrivé devant la porte, comme le père demande si l'animal a bien mangé, avant que Nguyễn ait eu le temps de répondre, il crie dans un beuglement de colère : « Mangé ? Mais je n'ai rien mangé ! Voyez : dedans, c'est une spathe d'aréquier, et dehors une couche de boue. Et encore des coups par dessus le marché ! » (*No gì mà nó, trong mo ngoài đất, cát phải chịu đòn !*) C'est ainsi que Nguyễn a été dénoncé par son meilleur ami, le buffle, parce qu'il n'a pas été bon avec lui. Et il mérite les dix coups de rotin que son père lui administre sur les deux fesses.

Il ne recommencera plus, mais quant à mentir, il en a toujours un peu la tentation. Car il se sent beaucoup de sympathie pour le fameux *Thằng Cuội*, le menteur invétéré, qui, pour avoir menti toute sa vie et joué des tours pendables à tous les hommes, est finalement exilé dans la lune où on le montre encore assis sous un banian.



Bébés tonkinois.

O quiconque tient dans sa main un bol plein de riz.
Je voudrais qu'il sache ce qu'un de ces grains tendres
[et odorants m'a coûté de peines et d'efforts !

*Ai oi, bưng bát cơm đầy,
Đẻo ngon một hạt, đắng cay muôn phần !*

Cette vie est aussi pleine d'aléas : la sécheresse,
l'inondation, le typhon, les insectes, une pluie trop
abondante ou trop rare, autant de soucis, avec la
perspective de voir un jour tous ses efforts réduits à
néant. Mais il ne se décourage pas :

Je prie le Ciel de nous donner la pluie et le soleil à
[temps.

Ici je herse à sec, et là je laboure à l'eau.

Je ne ménage ni mon temps ni ma peine.

Une nappe d'argent couvre aujourd'hui la rizière, mais
[des épis d'or la remplaceront un jour.

Je prie quiconque de ne pas laisser la rizière en friches :
Chaque pouce de terre, c'est un pouce d'or !

*Ơn trời mưa nắng phải thì.
Nơi thì đồng cạn, nơi thì cày sâu
Công-lênh chẳng quản lâu-lâu
Ngày nay nước bạc, ngày sau cơm vàng.
Xin ai đừng bỏ ruộng hoang,
Bao nhiêu tấc đất tấc vàng bấy nhiêu !*

On sent dans ces paroles l'amour profond qui
attache le paysan tonkinois à sa rizière, malgré les
fatigues et les soucis qu'elle lui donne :

Quand je laboure ma rizière à midi,
Des gouttes de sueur tombent de mon front comme une
[pluie sur le sillon !

*Cấy đồng dương buổi ban trưa.
Mồ hôi thánh thót như mưa ruộng cày !*

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHEQUE



Repiquage.

Il sait que dans ce pays, c'est la rizière qui seule donne la richesse :

Allons, mes amis, labourer et repiquer.

Nous nous donnons de la peine aujourd'hui, mais nous
[serons riches plus tard.

Dans la rizière haute et dans la rizière basse,

Le mari herse, la femme repique, le buffle laboure.

Rủ nhau đi cấy đi cày

Bây giờ khó nhọc, có ngày phong lưu,

Trên đồng cạn, dưới đồng sâu.

Chồng bừa vợ cấy con trâu đi cày !

Le mari, la femme, le buffle, voilà les trois éléments de la prospérité paysanne. Si tous les trois travaillent, — et ils travaillent avec ardeur, — on peut être presque sûr de la récolte prochaine. Presque seulement, car il y a toujours un élément imprévu, le hasard, qui ici joue un grand rôle et qui au dernier moment peut anéantir tout cet effort. Ce hasard prend toutes les formes et tient continuellement en haleine le pauvre cultivateur :

Il y a des gens, dit-il, qui vont repiquer pour un salaire.

Moi, en repiquant, j'ai une foule de soucis :

Je fais attention au ciel, à l'eau, aux nuages.

A la pluie, au vent, au jour, à la nuit,

A mes jambes pour voir si elles sont solides ;

Et mon cœur n'est tranquille que quand tout est calme

[dans le ciel et sur la mer.

Người ta đi cấy lấy công,

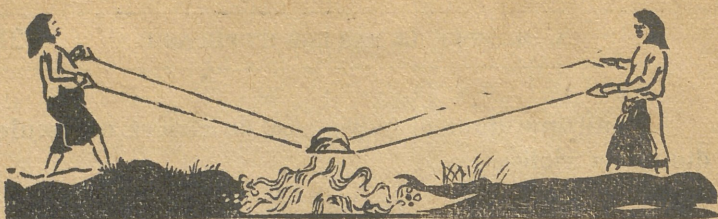
Tôi cấy đi cày còn trông nhiều bề ;

Trông trời, trông nước, trông mây,

Trông mưa, trông gió, trông ngày, trông đêm

Trông cho chân cứng đá mềm

Trời trong bể lặng mới yên tâm lòng.



Et toute l'année, sauf le premier mois qui suit le Têt, l'homme et la terre travaillent sans repos. En dehors des deux récoltes de riz, il y a le maïs, les patates, les haricots.

Le premier mois, dit la chanson, est le mois où l'on se
[délasse.

Le deuxième mois on cultive les haricots, les patates,
[les aubergines.

Au troisième mois, les haricots sont déjà mûrs,
Nous allons les couper, les rentrer à la maison et les
[faire sécher.

Au quatrième mois, on va acheter des buffles et des
[bœufs,

Et on prépare la récolte du cinquième mois,
Le matin, on plonge le paddy dans l'eau
Quand les grains poussent, on les en retire,
On les transporte dans la rizière pour les semer.
Quand ils deviennent des *ma*, on les enlève et les rentre
[à la maison.

On prélève une somme d'argent pour louer des repi-
[queuses.

Après avoir repiqué, on se repose quelque temps.
On prépare la rizière pour qu'elle soit nette de toute
[herbe et de toute ivraie.

Il faut que l'eau qu'elle contient baisse jusqu'à ce qu'il
[n'en reste plus qu'un ou deux dixièmes.

Pour irriguer, on se sert d'un seau unique pour les
[rizières basses,

Et de deux seaux pour les rizières hautes.

On attend le moment où les épis se forment déjà dans
[leurs graines



Travaux d'irrigation.



Jeunes paysannes tonkinoises.

neur du génie tutélaire du village ; elles se célèbrent avec plus ou moins de solennité, suivant les années, suivant les bonnes ou mauvaises récoltes. Les années d'abondance, la fête dure plusieurs jours : le village est en liesse ; on tue bœufs et buffles et force cochons ; on fait bombance. Une troupe de comédiens ambulants est engagée que joue devant le *đinh* ; des chanteuses chantent devant l'autel du génie et devant l'assemblée des notables ; les habitants par ordre de préséance se tiennent tout autour ; femmes et enfants sont aussi de la fête.

Mais il n'y a pas que les fêtes du village ; il y a aussi celles des villages voisins à plusieurs lieues à la ronde. Et certaines sont célèbres dans toute une région, ou même dans le pays tout entier. Quelques-unes se rattachent à des coutumes moyenageuses dont le souvenir se conserve encore, puisqu'il est perpétué dans des chansons et locutions populaires : « Les régates du village de Đăm les processions du village de Già les fêtes publiques de Thày dit une chanson bien connue, sont certes fameuses ; mais rien ne vaut le jour de clôture des fêtes de La. » (*Bơi Đăm, rước Già, hội Thày : vui thì vui vậy chẳng tày rã La*). D'après la tradition, le village de La avait une coutume curieuse : les fêtes duraient plusieurs jours ; la dernière nuit, avant la clôture, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles étaient tous réunis dans le *đinh*, et à un certain moment, toutes les lumières étaient éteintes... Cette sorte de saturnale rituelle était commandée par la divinité, sanctionnée par la tradition et devait s'accomplir pour la prospérité du village et la santé de ses habitants.

D'autres fêtes sont connues comme des occasions de flirts entre jeunes gens et jeunes filles. Telle est



La fête du village : l'escarpolette.

celle de la pagode de Thầy au village de Sài-son dans Sontay :

Le quatrième jour du troisième mois, dit la chanson,
On sort de la fête de Láng pour aller à celle de Thầy
A la pagode de Thầy il y a une grotte compliquée
Dont les jeunes gens célibataires gardent toujours un
[bon souvenir !

*Mồng bốn tháng ba,
Trở về hội Láng, trở ra hội Thầy.
Hội chùa Thầy có hang các-có,
Trai chưa vợ nhớ hội Thầy.*

Car Nguyễn pour *nhà-quê* qu'il soit, aime la galanterie. Il flirte lui aussi. Et ses chansons galantes ne sont pas dénuées de valeur littéraire. On en formerait aisément un recueil délicieux qui serait le florilège de notre littérature populaire.

Dans la rizière, jeunes gens et jeunes filles travaillent souvent ensemble. Le repiquage, la moisson, l'arrosage sont autant d'occasions pour eux de se rencontrer du matin au soir. Et alors d'un champ à l'autre, ce sont des chansons continuelles, véritables duos d'amour qui animent l'immensité de la rizière infinie.

Pour faire la cour à une petite amie, notre paysan lui dit :

Qui que vous choisissiez, il vous faut un mari :
Venez avec moi, je vous dorlôterai dans mes bras !

*Lấy ai thì cũng một chồng,
Lấy ta, ta bẽ, ta bồng trên tay !*

Cette entrée en matière vous paraît peut-être un peu brusque. Mais Nguyễn est beaucoup plus délicat qu'il n'en a l'air. Ecoutez-le :

Rentrée chez vous, est-ce que vous vous souvenez de
[moi, chère amie ?

Moi, je pense toujours à vos belles dents quand vous
[riez.

Cette bouche qui rit, je voudrais bien l'avoir, dussé-je
[débourser cinq ligatures.

Dix ligatures même, je ne les regrettais pas autant
[que ma bien-aimée.

Ma bien-aimée, je voudrais la mettre dans une cassette
[précieuse,

Recouverte d'un couvercle d'or, que je mettrais sur
[l'autel même des ancêtres.

Tenez, la nuit d'hier, j'ai pensé trois ou quatre fois à
[ma cassette ;

Je la voyais en rêve, mais aussitôt réveillé, je ne la
[retrouvais plus sous ma main.

*Mình về mình nhớ ta chẳng,
Ta về, ta nhớ hàm răng mình cười,
Năm quan mua lấy miệng cười,
Mười quan chẳng tiếc, tiếc người tình-nhân.
Người tình-nhân ta để trên cơi,
Nắp vàng dầy lại để nơi giường thờ,
Đêm qua ba bốn lần mơ
Chiêm bao thì thấy, dầy rờ thì không.*

Si c'est une jeune paysanne inconnue, on s'informe d'abord si elle est libre. Les mœurs ne tolèrent pas qu'on fasse la cour à une femme mariée. Si la chose arrive aux oreilles des notables, c'est une forte amende à payer, et c'est la déconsidération pour la famille.

Je me procure une ligne de bambou royal, un hameçon
[d'or,

Avec un appât de jade, et je le jette dans la bouche du
[dragon.

Les gens pêchent des poissons à la mer ou dans les
[fleuves.



Amours campagnardes.

Moi, je voudrais pêcher une gentille demoiselle appartenant à une famille honorable.
 Que celle d'entre vous qui est déjà mariée rejette mon [appât ;
 Que celle qui n'a pas encore de mari le morde !

*Cái cần câu bằng trúc,
 Cái lưỡi câu bằng vàng
 Anh sắm mỗi ngọc, anh ném sang hàm rồng,
 Người ta câu bễ câu sông,
 Tôi đây câu lấy con ông cháu bà.
 Có chồng thì nhả mồi ra,
 Không chồng em cần, em tha lấy mồi !*

On s'informe, et la jeune personne répond :

Et maintenant voici ce que demande le prunier au [pêcher :
 — Quelqu'un a-t-il déjà pénétré dans le jardin des roses ?
 — Puisque le prunier veut bien le demander au pêcher,
 [voici ce que le pêcher lui répond :
 Il y a un sentier qui conduit au jardin des roses, mais
 [personne ne l'a encore foulé.

*Bây giờ mận mới hỏi đào :
 Vườn hồng đã có ai vào hay chưa ?
 Mận hỏi thời đào xin thưa :
 Vườn hồng có lối nhưng chưa ai vào.*

Cette réponse n'est-elle pas charmante ? Ainsi rassuré, on devient plus entreprenant :

O la demoiselle qui coupe l'herbe toute seule !
 Laissez-moi couper avec vous pour que nous soyons deux.
 Avez-vous encore pour longtemps à couper
 Nous couperons ensemble et nous serons une paire [d'époux !

*Có kia cắt cỏ một mình,
 Cho anh cắt với cùng tình làm đôi.
 Có còn cắt nữa hay thôi.
 Cho anh cắt với làm đôi vợ chồng !*

*Cổ tay em trắng như ngà.
 Con mắt em liếc như là dao cau.
 Miệng cười như thề hoa ngâu
 Cái khăn đội đầu như thề hoa sen*

Pour décider la jeune fille qui hésite, on tente un coup décisif : on lui promet qu'elle sera heureuse ; elle ne sera plus une petite paysanne, mais une grande dame :

Si vous consentez à être ma femme,
 Vous ne vous fatiguerez plus au labourage ni au repi-
 [quage.
 Assise devant la fenêtre, vous ferez des chiques de bétel ;
 Et deux servantes se tiendront à vos ordres de chaque
 [côté.

*Cô ấy mà lấy anh này
 Chẳng phải đi cấy đi cấy nữa đâu
 Ngồi trong cửa sổ têm trầu
 Có hai đũa bẻ đứt hầu hai bên.*

On dépeint les charmes de la vie commune entre deux êtres qui s'aiment et qui ont même cœur et mêmes sentiments :

Voyez cet éventail qui a dix-huit lames au milieu,
 Recouvertes de papier et fermées aux deux bouts par
 [deux baguettes.
 Cet éventail, je m'en sers pour me couvrir la tête,
 Et la nuit, quand je me couche, il est à mes côtés.
 Combien je souhaite que vos parents deviennent les
 [miens,
 Et que vous puissiez garder cet éventail comme un gage
 [de notre amour.
 Après, nous aurons même couverture, même oreiller.
 Nos vêtements, nos turbans, nous les mettrons tous en-
 [semble.
 Nous nous coucherons dans un même lit en style chinois ;

Nous nous servirons de la même boîte à bétel, du même
[tube à chaux ;
Nous mangerons le riz de la même marmite.
Nous emploierons pour nos cheveux la même essence de
[badiane et la même lotion parfumée,
Et nous les peignerons avec le même peigne d'ivoire.
Enfin, nous nous regarderons dans le même miroir qui
[reflétera également la fleur que vous portez à votre
[tête.

*Cái quạt mười tám cái nan
Ở giữa phất giấy hai nan hai đầu
Quạt này anh để che đầu
Đêm đêm đi ngủ chung nhau quạt này
Ước gì chung mẹ chung thầy,
Để em giữ cái quạt này làm thân.
Rồi ta chung gối chung chăn
Chung quần, chung áo, chung khăn đội đầu
Năm thời chung cái giường tàn,
Dậy thời chung cả hộp trầu ống vôi
Ăn cơm chung cả một nồi.
Gội đầu chung cả dầu hời nước hoa
Chải đầu chung cái lược ngà
Soi gương chung cả ngành hoa giắt đầu !*

Le rêve de la grande vie, de la vie de luxe des citadins, n'est pas sans hanter parfois l'imagination du paysan tonkinois. C'est pour avoir tout cela : le lit en style chinois, la boîte à bétel en argent, l'essence de badiane, le peigne d'ivoire, le miroir qui reflète deux visages d'amoureux..., cela ou des similis et des ersatz : — la lotion Coty au lieu de l'essence de badiane, le lit de fer branlant, la glace fendillée et craquelée des infects garnis..., — c'est pour cela qu'il désertera un jour, qu'il déserte déjà la campagne pour aller dans les villes où il n'aura que des déboires. Comme on voudrait lui faire comprendre com-

bien il est plus digne, plus noble d'être un *nhà-quê* authentique qu'un boy ou qu'un coolie des villes !

Mais mon paysan ne quittera pas son village, parce que s'il rêve parfois à ce luxe frelaté, il a trop de bon sens pour s'y complaire ; du reste, il a un idéal qui est beaucoup plus près de son cœur et qu'il pourra réaliser un jour tout en restant à la campagne : celui de devenir un notable et d'avoir... plusieurs femmes, qui seront pour lui des compagnes et des aides dans le pénible travail de la rizière. Son rêve, le voici :

A chacune des cinq veilles de la nuit, une de mes cinq
[femmes m'assiste :

Ma première me prépare le thé et les chiques de bétel

Ma deuxième étend les nattes et répartit les cartes à
[jouer ;

Ma troisième s'occupe de l'intérieur et de l'extérieur :

Ma quatrième fait le lit et évente la moustiquaire

Ma cinquième — qui est ma préférée — s'est réveillée
[le cœur bien gros :

Elle a préparé une crème et un potage d'haricots, et me
[les offre timidement

En me disant : — Goûtez un peu de ça, cher ami, vous
[me ferez plaisir !

Đêm năm canh năm vợ ngồi hầu :

Vợ cả pha nước tèm tràu chàng xơi ;

Vợ hai giải chiếu chia bài ;

Vợ ba coi sóc nhà ngoài nhà trong ;

Vợ tư giải chiếu quạt mừng,

Vợ năm thức dậy trong lòng xót-xa ;

Chè thang cháo đậu bưng ra

Chàng xơi một bát kẻo mà công lênh !

Quand ce rêve sera réalisé, Nguyên ne sera plus un simple paysan ; il deviendra un bourgeois cossu,



*... cette petite paysanne qui, avec sa double charge
de légumes et de fruits, s'en va d'un pas pressé
au marché voisin...*

*Miệng tiếng người cười rõ sao nên ?
 Lấy chồng phải gánh giang san,
 Chợ phiên còn lỗ, giang san còn gì ?*

Mais toutes les paysannes ne sont pas aussi sages. Il y en a de fort coquettes. Il y en a qui ont la langue bien pendue et répondent du tac au tac à tous les propos galants qu'on leur adresse.

— Vous portez une lourde charge, dit à l'une d'elles
 [un jeune homme, et vous allez sur une route
 [qui fait des détours.
 Ce n'est pas moi qui la porte, mais elle pèse sur mon
 [cœur.
 Vous portez une lourde charge et la route est longue.
 Laissez-moi la porter pour vous, nous deviendrons mari
 [et femme.
 Elle répond : — Si vous portez ma charge, je paierai
 [votre salaire ;
 Quant à devenir mon mari, vous ne le méritez pas, je
 [vous le dis franchement.

*Gánh nặng mà đi đường vòng,
 Tuy rằng không gánh nhưng lòng cũng thương
 Gánh nặng mà đi đường dài,
 Để anh gánh đỡ một vai nên chồng
 Gánh thì chị lại trả công,
 Mặt em chả đáng là chồng chị đâu !*

Et celle-ci, par exemple, qui affecte un mépris vexant pour le sexe fort :

Les hommes, qu'est-ce que ça vaut ? Trois sapèques la
 [dizaine !
 On les enferme dans une cage comme des oiseaux, et on
 [les tient dans la main.
 Tandis qu'une femme vaut trois cents ligatures ;
 On l'installe sur une natte fleurie et on la contemple.

*Ba đồng một chục đàn ông
Ta bỏ vào lồng ta xách ta chơi
Ba trăm một mụ đàn bà,
Đem về mà giải chiếu hoa cho ngồi !*

Elle a certainement raison, cette petite paysanne. C'est la royauté de la femme dans tous les pays du monde ; et les hommes n'ont qu'à s'incliner devant cette souveraineté incontestée.

Et cette autre qui va beaucoup plus fort, puisqu'elle ne menace de rien moins que de nous écraser tous, les pauvres hommes :

Nous sommes, nous, les filles aux clochettes d'or (les fées
[célestes]) ;

Nous nous tenons au haut de la montagne et nous éga-
[lons le Ciel.

Nous sommes la pierre de taille du palais céleste ;
Et vous autres, vous n'êtes qu'une bande de souris qui
[essayent d'ébranler la colonne.

Maudits soyez-vous, bande de petites souris !

La pierre tombera sur votre tête et vous serez pulvérisés !

*Chúng chị là con gái chung vàng,
Đứng trên đỉnh núi thì ngang với trời.
Chúng chị là hòn đá tảng trên trời.
Chúng em chuột nhắt cứ đòi lung lay
Chà đòi chuột nhắt chúng bay !
Hòn đá tảng rơi xuống thì mày gãy xương !*

Elle est terrible, celle qui chante de pareilles chansons ! Il faudrait que ses sœurs la délèguent un jour à quelque congrès féministe international. Elle sera de taille à les défendre et à revendiquer tous les droits de la femme annamite.

Heureusement, toutes les paysannes de ce pays ne sont pas des amazones de cet acabit. Elles sont en général douces, réservées, aimantes.



Jeune Tonkinoise.

Ecoutez cette petite amoureuse :

Hier, il faisait un clair de lune de quinzième jour.

Vous passiez devant chez moi, et je ne pouvais me tenir
[tranquille.

Je m'éprends de vous non pas parce que vous êtes riche,

Mais parce que vous êtes si distingué et si doux.

En vous voyant, il semble que je rêve

Et j'imagine que vous et moi nous sommes une paire de
[phénix.

Je vous voyais et je n'ai pas eu le temps de vous
[adresser la parole ;

Déjà vous étiez bien loin.

Toute la nuit je rêvais,

Et je vous vis en songe à côté de moi.

Quand je me réveillais, c'était le silence et la solitude.

La maladie d'amour se déclarait en moi et ne m'a pas
[quittée de la journée.

Un lien prédestiné doit certainement nous unir l'un à
[l'autre.

Je vous en prie, venez me voir un moment

Que je vous dise ce que j'ai dans le cœur !

Đêm qua trời sáng trăng rằm,

Anh đi qua cửa em nằm không yên.

Mê anh chẳng phải mê tiền,

Thấy anh lịch-sự có duyên dẫu-dàng

Thấy anh em những mơ-màng,

Tưởng rằng dây dẫu phượng-hoàng kết đôi

Thấy anh chưa kịp ngỡ lời,

Ài ngờ anh đã vội dời gót loan.

Thiếp tôi mê-mẩn canh tàn,

Chiêm bao như thấy anh chàng ngồi bên

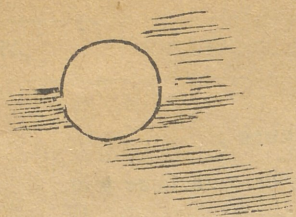
Tĩnh ra lắng-lặng yên-nhiên,

Tương tư bệnh phát liền miên cả ngày.

Ngỡ rằng duyên nợ đó đây,

Xin chàng hãy lại chơi đây chút nào.

Cho thiếp tỏ thiệt mới nao !



Chants de la Mi-Automne.

Et cette autre dont l'amour prend déjà les allures de la passion :

La coupe d'amour à laquelle nous avons bu est une
[vraie coupe d'ivresse ;
Le chapeau d'amour dont je me couvre la tête me pro-
[tège du soleil et de la pluie ;
Le peigne d'amour est celui dont je me sers pour me
[peigner les cheveux ;
Le miroir d'amour est celui qui reflète mon visage.
Je me sens toute triste, et je repense à vous :
Il me semble qu'un couteau fin comme une feuille de
[bambou coupe nos entrailles, à vous et à moi.
Des serments solennels échangés depuis lors doivent
[nous lier l'un à l'autre ;
Et quand pourrons-nous nous retrouver ensemble ?
Notre amour est déjà pris dans l'écheveau de la tristesse ;
Pourtant, je me résignerai pour vous attendre, cher ami.

*Chén tình là chén say sưa
Nón tình em đội nắng mưa trên đầu
Lược tình em chải trên đầu,
Gương tàu soi mặt lầu lầu sáng trong.
Ngồi buồn nghĩ đến hình dong,
Con dao lá trúc cắt lòng đôi ta
Duyên đôi ta thề nguyện từ trước.
Biết bao giờ ta được cùng nhau ?
Trương-tư mắc phải mối sầu ;
Đáy em cũng giữ lấy màu đợi anh !*

Et voici une amante qui attend son ami et qui est un peu jalouse de celles qui sont déjà mariées.

Celles qui ont un mari prennent en pitié celle qui n'en
[a pas.
Qui n'en a pas et qui se tient dans un coin de la
[rizière pour attendre,
Pour attendre la venue de son amant,

Quand il est là, elle est toute réconfortée comme par
[un divin élixir.

— Si vous partez, cher ami, laissez-moi votre robe,
Votre robe, je la porterai, et je me coucherai sur voire
[oreiller pour vous attendre.

Et j'inscrirai sur le mur les vers qui contiennent notre
[serment d'amour.

*Có chồng thương kẻ không chồng,
Không chồng mà đứng cánh đồng mà nom ;
Nom cho thấy mặt nhau luôn,
Thấy thời khoẻ mạnh thuốc ton nào lầy !
— Chàng về dễ áo lại đây,
Áo thời thiếp mặc, gối mây đợi chờ,
Trăm năm vách phấn đề thơ !*

Mais une jeune fille de bonne famille n'est pas libre de choisir l'époux de son cœur. Ce pouvoir appartient aux parents qui en usent souverainement. Ainsi le veulent la morale et la coutume ; et c'est là la destinée parfois tragique des douces filles d'Annam.

O amant de mon cœur, que je suis triste, que je suis
[malheureuse !

Je suis telle une mangue qui est suspendue à l'arbre.
Le vent d'Est, le vent d'Ouest, le vent du Sud, le vent
[du Nord

La battent de tous les côtés et la font balancer sur l'ar-
[bre.

Un beau matin, le hasard la fera tomber dans les mains
[de qui ? je ne sais !

Voyez ce bosquet de bambou, voyez ce prunier en fleurs
[(symbole de la jeunesse et de l'amour)

Le dieu des fils rouges, la déesse de la lune unissent les
[gens au hasard.

Moi, j'attends une fois, j'attends deux fois.

Je me morfonds à attendre et à aimer toute seule.

Je sais que vous m'aimez, vous aussi, mais mon père,
[ma mère, tous les miens ne m'aiment pas.

Bỏ thăm ơi ! Bỏ thiết ôi !

Bỏ bạn tình-nhân ôi !

Thân em như cái quả soát trên cây,

Gió đông, gió tây, gió nam, gió bắc.

Nó đánh lúc-la lúc-lắc trên cành.

Một mai vô-tình rụng xuống biết vào tay ai ?

Kìa khóm trúc, nọ khóm mai,

Ông tơ bà nguyệt xe hoài chẳng thương,

Một lần chờ, hai lần đợi,

Sớm lần nhớ, chớ lần thương

Anh thương em, nhưng bác mẹ họ hàng chẳng thương

Parmi les amoureuses, il y en a de soupçonneuses et de jalouses :

— Vous rentrez, cher ami, hâtez-vous de revenir.

Ne me faites pas attendre sous la froide rosée.

Je supporterai la froidure, mais avec l'espoir que nous
[aurons chaud ensemble,

Que nous nous couvrirons l'un l'autre avec la robe cour-
[te et avec la robe longue...

A moins que vous ne vous laissiez séduire par quel-
[qu'une,

Auquel cas ni la robe courte ni la robe longue ne nous
[serviront plus à rien !

Chàng về cho chóng mà ra,

Kẻo em chờ đợi sương sa lạnh-lùng.

Cơn lạnh còn có cơn nóng,

Cơn đắp áo ngắn cơn chung áo dài

Hay là chàng đã nghe ai ?

Áo ngắn không đắp, áo dài không chung !

Il y en a aussi de décidées et d'énergiques, telle celle-ci qui aime un homme marié et qui est prête à tout pour satisfaire sa passion :



Chants alternés : la réponse aux garçons.

Em thấy anh em cũng muốn chào,
Sợ rằng chị cả dắt dao trong mình.
Đẩy dắt dao, dây gươm kề nách.
Thuần nhân-tình cắt vách sang chơi !

— Vous, mon mari ? Moi, votre femme ?
Mais c'est un fardeau que nous traînons l'un et l'autre :
Chacun dans la vie a sa dette à payer ;
Autrefois les hommes se plaignirent de leurs femmes,
[aujourd'hui les femmes en ont assez des
[hommes]

— Mon mari, eh bien, il est laid et noir. Non seulement il n'a aucune beauté, mais encore il boîte. Mon mari, mais il a la figure grêlée, ravagée par la [variole. En marchant, ses jambes ressemblent au caractère [bât, et de ses yeux louches il lorgne le ciel. Quand il y aura fête du village au 1^{er} mois, Je le proposerai comme porteur de gong !

*Chồng em vira xấu vira đen,
 Vira kém nhan-sắc vira hèn chân đi,
 Chồng em rồ siết rồ si,
 Chân đi chữ bát, mắt thì ngưỡng thiên,
 Bao giờ vào đám thảng giêng,
 Bắt chồng em đến khênh kiêng cho làng !*

Mais la plupart des femmes annamites sont douces et obéissantes. Une éducation séculaire leur a appris la résignation et l'habitude de se plier à tous les caprices de leur mari.

Elles ne perdent rien d'ailleurs de leur suprématie dans le ménage ; car c'est un fait que dans les familles annamites, c'est la femme qui dirige effectivement ; l'homme règne et ne gouverne pas ; la femme ne règne pas, mais gouverne, et elle gouverne beaucoup plus par la douceur que par la violence.

Quand le mari se fâche, dit la chanson, la femme se
 [fait câline,
 Et le sourire aux lèvres, elle lui demande : — De quoi
 [vous fâchez-vous, cher ami ?
 Est-ce que par hasard vous vous fâcheriez de moi ?
 Mais si vous voulez prendre une concubine, je la pren-
 [drai pour vous.

*Chồng giận thì vợ làm lành,
 Miệng cười hôn hờ rằng : — Anh giận gì ?
 Thưa anh, anh giận em chi ?
 Muốn lấy vợ lẽ em thì lấy cho.*

C'est une suprême habileté. Vous avez vu qu'elle s'offre à choisir elle-même la concubine : c'est un droit que la coutume et la loi lui réservent, et elles sont en cela fort sages. Elles veulent sauvegarder les droits de l'épouse principale, de la matrone qui, dans la cité jaune, joue un rôle aussi important, aussi éminent que dans la cité antique.



Jeunes filles se rendant à la fête du village.

Je ne veux pas quitter ce chapitre de la galanterie paysanne sans parler de la veuve. La « veuve joyeuse » est un des personnages qui excitent le plus la verve populaire. Chacun connaît le distique impayable qui a fait l'objet de nombreuses compositions humoristiques :

La fille dit à sa mère : — Maman, je veux un mari.
Et la mère de répondre : — Mais, ma petite, j'ai le
[même désir que toi !

*Mẹ ơi, con muốn lấy chồng,
Con ơi, mẹ cũng một lòng như con !*

Et cette autre veuve qui pleure ainsi son défunt mari :

Les riches offrent à leurs morts de la viande, du poisson,
[son, du riz, du bouillon.

Pauvre j'offre à vos mânes, ô mon mari, un peu de légumes et de sel, en guise de sacrifice d'adieu,
[car je vais me remarier.

Et je pleure : — O mon défunt mari !

Si vous participez de la nature des esprits, sortez de la
[la tombe et revenez goûter un peu de riz et
[entendre la musique ;

Puisque vous avez trépassé, ne soyez plus jaloux, je vous
[en prie.

Laissez à un autre le soin de s'occuper d'une pauvre
[femme !

D'une main je brûle la baguette d'encens, de l'autre je
[tiens la tablette,

Et je dis : — O vous, qui êtes maintenant un esprit,
[protégez-moi dans ma nouvelle vie !

Je m'adresse ensuite à mes enfants : — O mes enfants !
[le grand, le petit, et la toute petite !

Restez donc avec votre grand-père, avec votre grand-
[mère,

Et laissez votre maman aller refaire sa vie pour vous
[donner quelques petits frères et sœurs encore.

Votre père qui est mort m'a laissé le cœur insatisfait :
 J'ai consulté un devin, et il m'a dit que dans mon ventre
 [attend encore pour sortir une bande de vos
 [petits frères et sœurs !

O mon fils aîné, va chercher ton oncle,
 Pour que je lui passe la direction de la famille.
 Et sache, mon enfant, que plus tard, quand je serai
 [morte, tu pourras me faire des sacrifices de trois
 [bœufs,

Tu ne me contenteras pas autant que de me laisser au-
 [jourd'hui me remarier.

O mon enfant, ta mère désire un mari !

*Giàu thì thịt cá cơm canh,
 Khó thì lưng dựa đĩa muối, cúng anh tôi đi lấy chồng,
 Tôi khóc rằng : — Ới, cái anh chồng cũ ời ?
 Có thiêng thì trở dậy ăn sồi nghe kèn,
 Anh đã về nghề nghiệp ấy xin anh đừng ghen,
 Để cho người khác cầm quyền thế nhì.
 Một tay tôi thắp hương, một tay tôi ẵm ông thần-vì,
 Xin ông phù hộ để tôi đi lấy chồng,
 Ới thằng cu lớn, ời thằng cu bé, hỡi con bé tí tí tí !
 Con ăn cơm, con ở với ông, con ở với bà,
 Cho mẹ bước nữa kiếm vài chút em.
 Cha con mất đi mẹ hãy còn thêm,
 Mẹ xem quả bói còn đàn em trong bụng này !
 Ới thằng cu lớn ời, con ra gọi chú vào đây,
 Để mẹ trao trả cái nghiệp này mẹ cho.
 Chứ dẫu ngày sau mẹ thác đi con tể mẹ ba bò,
 Cũng không bằng thuở sống con cho mẹ đi lấy chồng.
 Con ời, mẹ muốn lấy chồng !*

Je me suis étendu un peu longuement sur ce chapitre de la galanterie, parce qu'il est le plus original, le plus riche du parler populaire. Et pourtant que de chansons, que de locutions savoureuses je voudrais vous citer encore. J'ai délibérément laissé de côté



« Mais, ma petite, j'ai le même désir que toi ! »

toutes celles qui sont d'une verve un peu trop 'truculente, d'une gauloiserie un peu trop osée. J'hésiterais à les transcrire en français. Je pourrais peut-être les traduire en latin qui, dit-on, brave impunément l'honnêteté ; mais je vous avoue humblement que j'ai une ignorance à peu près complète de la langue de Cicéron.

D'ailleurs, il ne suffit pas de connaître seulement la vie sentimentale du paysan et de sa compagne la paysanne tonkinoise. Il est bon de savoir aussi ce que le *nhà-quê* de ce pays pense de beaucoup d'autres choses, et par exemple son attitude à l'égard de la divinité ou du surnaturel.

Cette attitude est celle prescrite par Confucius lui-même : à l'égard de la divinité, la respecter et s'en tenir à distance (*kính nhi viễn chi*) ; l'adorer, lui offrir des sacrifices comme si elle était là, sans être tout à fait sûr qu'elle y soit effectivement (*tế thần như thần lại*).

Il n'y a pas de peuple moins fanatique, plus tolérant que le peuple annamite ; et si le paysan est superstitieux, il n'est pas mystique. Il conçoit les êtres surnaturels : génies, immortels, dieux, boudhas et bodhisattvas, esprits plus ou moins bienfaisants, mânes des ancêtres..., sur le même patron que ceux de ce monde. Ils sont des sortes de mandarins de l'autre monde, et comme les mandarins terrestres, il n'y a aucun intérêt à les indisposer ; il convient au contraire de gagner leurs bonnes grâces. On y arrive assez facilement et économiquement, puisque des objets votifs en papier remplacent les objets réels, et par exemple, les barres d'or et d'argent (c'est-à-dire en papier doré et argenté) tiennent lieu de piè-

ces sonnantes et trébuchantes. Ainsi on s'assure à peu de frais des protections occultes qui sont toujours utiles, car la vie est pleine d'embûches et des influences maléfiques agissent continuellement sur la destinée des pauvres mortels. Donc, on brûle de l'encens, on dépose des barres d'or, on fait des *lay* partout où est censé habiter un esprit : un banian, une grotte, un tertre élevé, une mare profonde. Il ne coûte rien de le faire, même au cas où il n'existerait pas ; au cas où il existe, on peut être tranquille : il ne vous fera pas de mal.

Notre paysan dira donc de la divinité : « *Có thờ cổ thiêng, có kiêng có lành* ». « Ce qu'on adore doit avoir une puissance surnaturelle, ce qu'on ménage ne peut vous vouloir que du bien ».

Ou encore : « L'être dépourvu de puissance surnaturelle, on ne l'appelle pas un dieu. Un chemin de traverse qui n'est pas le plus court, on ne le prend pas. » (*Chẳng thiêng ai gọi là thần, lối ngang đường tắt chẳng gần ai đi*). Cela veut dire qu'on adore un être surnaturel uniquement en raison de sa puissance, de son efficience au point de vue humain et terrestre ; s'il ne la possède pas, son existence nous devient indifférente, son culte inutile, puisque ce culte n'est en quelque sorte qu'un chemin de traverse pour arriver plus facilement au but, qui est d'obtenir l'assistance et la protection divines.

Cette attitude à l'égard de la divinité est donc foncièrement positive, utilitaire. Elle n'a rien de transcendant. Cela explique que les temples et pagodes ont souvent moins l'air de sanctuaires sacrés que de sortes de prétoires mandarinaux où les gens qui ont des affaires viennent tenter des démarches intéressées. C'est ainsi également que les ministres du culte n'ont aux yeux du peuple aucun caractère sa-

cré, rien qui les distingue des autres hommes : ils sont comme des scribes du yamen auxquels on a recours quand besoin est et moyennant un salaire convenable, mais qu'on ne se fait pas faute de tourner en ridicule si par hasard ils y tombent.

La verve populaire est particulièrement mordante à l'égard de tous les charlatanismes qu'ils se cachent sous la *cà-sa* * du bonze, sous la robe de lettré du géomancien et du tireur d'horoscopes, ou sous les airs inspirés des devins, des médiums ou des sorcières.

Ainsi le géomancien dont la profession est de trouver des terrains favorables à l'inhumation des morts, est souvent un hâbleur ; sous prétexte de rechercher la veine du dragon, ou le *fong-choueï* 風水 propice, il creuse la terre et déplace les tombeaux.

Le paysan lui dira à la face : « Si la motte de terre savait parler, vous mériteriez, maître géomancien, des gifles telles que vos mâchoires perdraient toutes leurs dents ! » (*Hòn đất nó biết nói-nặng, thì thầy địa-lý hảm răng không còn !*)

Et les boniments des devins et des devinesses ne méritent davantage aucune créance. Pour les ridiculiser, on leur fait rendre des oracles comme ceux-ci :

Cette maison est hantée par un esprit malfaisant ;
Il se manifeste par un chien qui aboie par la bouche.

*Nhà này có quái trong nhà,
Có con chó dục cắn ra đằng mồm.*

(*) La tunique teinte en cu-nâu, couleur marron.

Ou encore à une demoiselle qui consulte sur son sort :

— Votre sort, mademoiselle, est de n'être ni riche ni
[pauvre,
D'avoir de la viande dans la cuisine la veille du Têt ;
Votre sort est d'avoir une mère, un père,
Une mère qui est une femme et un père qui est un
[homme.
Votre sort est d'avoir un jour un mari dont vous serez
[la femme,
Et ensuite d'avoir des enfants dont le premier, s'il ne
[sera pas une fille, sera un fils.

*Số cô chẳng giàu thì nghèo,
Ba mươi tết có thịt treo trong nhà,
Số cô có mẹ có cha,
Mẹ cô đàn bà, cha cô đàn ông,
Số cô có vợ có chồng,
Sinh con đầu lòng chẳng gái thì trai,*

Un conseil donc à ceux ou celles qui croient à ces mauvais diseurs de bonne aventure :

Quand on a de l'argent, on l'attache soigneusement dans
[les trains de son couvre-seins ;
On ne le donne pas aux devins pour se procurer des
[soucis inutiles.

*Tiền buộc giải yếm bo-bo,
Trao cho thầy bói mua lo vào mình*

Mais c'est surtout contre les bonzes charlatans ou licencieux, tartuffes ou simoniaques que s'acharne la malice populaire. Certains bonzillons, qui, par paresse, se font recevoir dans une pagode où ils n'ont rien à faire, excellent à lancer des œillades incendiaires aux jeunes filles du village :

Le bonze est en train de réciter des prières en *Na mô* (*),
 Quand il aperçoit une paysanne portant un panier et en
 [train de chercher des crabes à côté de la pagode
 Son cœur en est tout troublé.
 Il jette là son livre de prières et sort pour lier conver-
 [sation avec elle.
 Mais la demoiselle est partie,
 Et notre bonze rentre bredouille, son chapelet à la
 [main !

*Sư dương tụng-niệm Na-mô,
 Thấy cô xách giỏ mò cua bên chùa
 Lòng sư muốn những mơ hồ,
 Bỏ cả kinh-kệ tìm cô hỏi chào
 Ai ngờ cô đi đường nào,
 Tay cầm tràng hạt sư vào bấn-khoăn !*

Et voici un autre qui a toutes les vertus du sa-
 cerdoce :

Je suis un bonzillon parfait
 J'ai incendié toutes les pagodes où je suis passé ;
 Je mange continuellement de la viande de chien ;
 J'ai l'habitude de planter des épines dans toutes les
 [ornières du chemin.
 Et, foi de disciple du Bouddha, dans toutes les provin-
 [ces de l'Est et du Nord,
 Toutes les filles célibataires sont amoureuses de moi :
 [Na-mô !

*Tiểu tôi tiểu kinh tiểu hiền,
 Bao nhiêu chùa-chiền tiểu đốt tiểu di.
 Thịt chó tiểu đánh ti-ti.
 Bao nhiêu chỗ lợi tiểu thì cắm chông.
 Na-mô xứ Bắc xứ đông.
 Con gái chưa chồng thì lấy tiểu tôi.*

(*) Na-Mô A-di-dà-Phât : invocation bouddhique qui
 peut se traduire : que le Bouddha Amithaha soit avec vous.

Parfois, c'est une jeune fille qui, par espièglerie, fait la cour à un bonze peu sérieux et le rend malade d'amour :

Trois demoiselles portent du riz à la pagode.

L'une d'elles portant un couvre-seins rouge jette au bon-
[ze un philtre d'amour.

Le disciple du Bouddha en devient malade,

Malade au point qu'il a la tête toute rasée.

Son cœur est rempli de tristesse,

Et ses entrailles sont flétries comme la courge arrachée
[de sa branche.

*Ba cô đội gạo lên chùa.
Một cô yếm thắm bỏ bùa cho sư
Sư về sư ốm trong-trư,
Ốm lăn ốm lóc cho sư chọc đầu.
Ai làm cho dạ sư sầu
Cho ruột sư héo như bầu dứt dây*

Mais quittons ce domaine peu charitable et demandons-nous maintenant quels préceptes gouvernent ou dirigent la conduite du paysan tonkinois dans les différentes circonstances de la vie. Car ce qui le guide dans la vie quotidienne, ce sont ces proverbes, ces maximes, ces distiques répétés depuis des siècles et qui forment le trésor de la sagesse populaire. Ils sont innombrables et particulièrement intéressants à étudier. Le paysan ne s'exprime que par allusions et proverbes, maximes et sentences, et ces locutions ou ces phrases polies pour ainsi dire par l'usage apparaissent à ses yeux comme des vérités éternelles. Par leur syntaxe ou leur construction concise, ramassée, par leur allure sentencieuse et rythmique, souvent aussi par leur fraîcheur de style et leur charme poétique, — et ceci est une caractéristique du parler populaire annamite, — elles s'inscrivent dans la mémoire et s'imposent à l'entendement et à la conscience. Ce sont, au point de vue

moral ou pratique, des précédents auxquels l'homme du peuple se réfère pour se déterminer et pour agir. Ils dictent et inspirent sa conduite. Quand on veut se faire comprendre du peuple des campagnes, il faut autant que possible s'exprimer comme lui ; les longs discours sont inutiles ; une sentence, un proverbe placé à bon escient éclaire subitement la situation et souvent emporte l'adhésion unanime de gens que tous les palabres n'ont pas réussi jusque-là à convaincre. Ceci est particulièrement important pour ceux qui veulent agir sur les masses populaires de ce pays. Un propagandiste, par exemple, qui possède bien son parler populaire est irrésistible, tandis qu'une élite, — soit dit en passant, — qui n'a qu'une culture exclusivement étrangère, qui a désappris, pour l'avoir méprisée ou insuffisamment cultivée, la langue de leur pays, est pratiquement sans influence : ce sont des plantes de serres chaudes qui n'ont plus leurs racines dans le terroir.

Cette morale ou cette sagesse populaire n'a certes rien de bien transcendant ; elle est un peu terre à terre et parfois volontiers égoïste ; mais elle est marquée au coin du bon sens.

Voici quelques maximes qui émaillent la conversation de nos paysans :

- Pour manger, il faut bien mâcher ; avant de parler,
[il faut réfléchir.
- Si tu sais, parle ; si tu ne sais pas, adosse-toi à la
[colonne et écoute.
- A force d'aiguiser le fer, on obtient une aiguille.
- Près de l'encre, on se noircit ; près de la lumière,
[on s'éclaire (*).

(*) La traduction ne peut rendre compte du jeu de mots qui ressort du mot *đen* (noir) et *đen* (lampe) qui se prononcent à peu près de la même façon.

- Vous jetez une boule de terre, on vous rejette une
[boule de plomb.
- Quand on entre dans un fleuve, on en suit les méan-
[dres ; quand on entre dans une famille ou dans un
[pays, on en suit les coutumes.
- Une ignorance compacte vaut mieux qu'un savoir
[délayé.
- L'or noircit le cœur des hommes.

- Ăn có nhai nói có nghĩ
— Biết thì nói, không biết dựa cội mà nghe,
— Có công mài sắt có ngày nên kim
— Gần mực thì đen, gần đèn thì sáng
— Hòn đất ném đi hòn chì quăng lại.
— Nhập giang tùy khúc, nhập gia tùy tục,
— Dốt đặc còn hơn hay chữ lỏng,
— Hoàng-kim hắc thể tâm

Et des réflexions mordantes qui dénotent une fine connaissance de l'âme humaine :

- Les chiens enragés le sont pendant un temps ; l'hom-
[me enragé l'est toute l'année.
- Le venin des hommes est plus nocif que celui des
[serpents.
- La langue n'a pas d'os, elle est mobile et elle tourne
[de tous les côtés.
- Quand il s'agit des biens des autres, on crie au
[bodhisattva, mais quand il s'agit de ses biens
[propres, on les attache avec des liens solides.
- De la bouche vous invoquez le Bouddha, mais dans
[votre ventre vous cachez toute une collection de
[cousteaux meurtriers.
- Ne vous fiez pas aux taciturnes ; ils sont méchants ;
[ils donnent un coup en cachette et ils vous tuent
[un éléphant.
- Et les gens qui ont l'air idiot : ils font le mannequin
[pour attraper les corbeaux.

- *Chó đại có mùa, người đại quanh năm*
- *Nọc người độc hơn nọc rắn.*
- *Lưỡi không xương nhiều đường lắt-lẻo,*
- *Cửa người bở-tát, cửa mình lại buộc*
- *Miệng Na-n ó, bụng bồ dao găm*
- *Tám ngăm dăm ngăm chết voi*
- *Lìm-dìm bà-nhìn bắt quạ.*

Pour se moquer des vantards et des fanfarons :

- Il n'est pas encore reçu docteur, et il menace déjà
[tout le village.

— *Chử đồ ông nghề đã de hàng tổng.*

Voici l'aventurier :

- Il est capable de vendre le ciel sans signer de con-
[trat.

— *Bán trời không có văn-lự,*

Et l'audacieux :

- Il ose battre le tambour devant la porte du génie du
[tonnerre.

— *Đánh trống qua cửa nhà sấm,*

Ou encore :

- Il ose manier l'outil devant le maître ouvrier.

— *Múa rìu qua mắt thợ*

Et le maladroit :

- Il ne sait pas danser et il accuse le sol d'être incliné.

— *Múa vụng chê đất lênh*

Et l'esprit borné :

- C'est une grenouille qui du fond d'un puits croit que
[le Ciel n'est pas plus grand qu'un couvercle.

— *Ếch ngồi đáy giếng coi trời bằng vung*

Et celui qui n'a pas conscience de sa condition :

— C'est une baguette de vulgaire bambou qui veut être
[placée sur un plateau laqué rouge.

-- *Đũa mốc mà vòi mâm son,*

Et celui qui affiche une familiarité inconvenante :

— Voisin de la pagode, il appelle le Bouddha son frère.

— *Gần chùa gọi bụt bằng anh*

Et celui qui a l'esprit de l'escalier :

— Il est très spirituel chez lui, et c'est un sot au marché.

— *Khôn nhà dại chợ*

Des locutions de cette sorte se comptent par milliers dans le parler populaire annamite. On est émerveillé d'entendre les hommes et les femmes du peuple s'exprimer continuellement en ce langage imagé et pittoresque qui montre quelle richesse, quelle variété, quel charme, quelle saveur possède notre idiome national. Il y avait là matière à des œuvres originales et fortes : il ne nous a manqué qu'un Rabelais pour exploiter cette mine inépuisable.

Mais ces locutions et ces proverbes ne sont encore rien à côté des distiques qui sont une forme intermédiaire entre le dicton et la chanson. Ils ont déjà une incontestable valeur littéraire et ne sont plus l'expression spontanée des vérités populaires, mais l'œuvre anonyme de ces trouvères ou troubadours, dont j'ai parlé plus haut. Il y en a de fort jolis et qui, comme toujours, dénotent une verve mordante et sarcastique. En voici quelques-uns :

— Prenez un escalier, montez au Ciel et demandez au
[Maître céleste :
L'argent qu'on donne aux femmes, peut-on le reprendre
[jamais ?

*Bắc thang lên hỏi ông trời,
Những tiền cho gái có đòi được không ?*

— On est séparé depuis longtemps, on brûle du désir
[de se revoir ;
Quand on se revoit, on n'a envie que de s'arracher le
[visage.

*Bấy lâu vắng mặt khát khao.
Bây giờ thấy mặt muốn cào mặt ra*

— Je défie quiconque de lancer des pierres au Ciel,
De tresser un panier pour enlever l'eau de la mer et
[de faire la cour à la dame qui est dans la lune.

*Đố ai lượm đá ném trời
Đan gầu tát bể ghẹo người cung trăng*

— On ne joue pas de la musique à côté d'un buffle,
On ne tire pas son fusil sur des moineaux et on ne tue
[pas les mouches avec un poignard.

*Đàn dẫu mà gảy tai trâu
Đạn dẫu bắn sỏ, gươm dẫu giết ruồi.*

— C'est un vieux balai qu'on tient sous le bras ;
Mais si quelqu'un le demande : c'est mille taëls d'or.

*Chổi cùn cắp nách khăng-khăng,
Hễ ai hỏi đến thời vãng nghìn vãng.*

— C'est un vieux morceau de bois pourri que Madame
[enferme dans sa malle ;
Si quelqu'un le demande, c'est du bois de santal.

*Củ mục bà để trong rương.
Hễ ai hỏi đến trầm-hương của bà,*

— Un fleuve profond, on peut encore le mesurer ;
 Mais le cœur humain, c'est quelque chose d'incommen-
 [surable.

*Sông sâu còn có kẻ dò,
 Lòng người nham-hiềm ai đo cho cùng*

— Le monde est un spectacle bien réjouissant :
 Pour un poisson qui nage, que de gens jettent l'hame-
 [çon

*Sự đời nghĩ cũng nực cười,
 Một con cá lội mấy người buông câu.*

— Il se dit un héros, un grand homme : c'est un grand
 [homme de paille :
 Je donne un coup de feu, et c'en est fait du grand
 [homme !

*Anh-hùng gì? anh-hùng rom,
 Ta cho mớ lửa hết con anh-hùng.*

L'homme du peuple sait manier l'allusion en même temps que l'ironie et la comparaison aussi bien que la sentence :

— Le tonnerre gronde à l'est, mais l'écho se répercute
 [à l'ouest ;

Vous parlez d'autre chose, mais je m'en trouve choqué.

*Sấm bên đông, động bên tây,
 Tuy rằng nói đấy nhưng đây động lòng.*

— Rien ne sert de fulminer et de tempêter :
 Un mot d'ironie fait plus d'effet que mille coups de rotin.

*Lọ là thét mắng mới nên,
 Một lời siết cạnh bằng nghìn roi song.*

— Le coup de rotin ne fait mal qu'un moment
 Un mot d'ironie fait une blessure cuisante qui ne se
 [referme jamais.

*Roi song đánh đoạn thì thôi.
 Một lời xiết cạnh muôn đời chẳng quên.*



« Une fleur odorante, on aime à la porter sur sa robe
Un homme sage, on aime à l'avoir tout le temps à ses côtés »

— Ce qui est inscrit sur la stèle de pierre s'use au bout
[de cent ans ;
Mais ce qui se transmet par la bouche des hommes ne
[se perd pas au bout de mille ans.

*Trăm năm bia đá thì mòn,
Nghìn năm bia miệng hãy còn trơ-trơ.*

— Un dragon qui se baigne dans une mare stagnante :
Un homme sage qui vit à côté d'un sot : quel fardeau !

*Rồng vàng mà tắm ao tù,
Người khôn ở với người ngu nặng mình.*

— On perd son temps à parler avec des imbéciles :
Cent charges de plomb ne peuvent jamais faire une
[cloche.

*Hoài công nói với người si,
Một trăm cân chì đúc chẳng nên chuông.*

— Une aiguille d'or, on ne s'en sert pas pour en faire
[un hameçon ;
Un homme sage, on se garde de lui adresser des paroles
[blessantes.

*Kim vàng ai nỡ uốn câu,
Người khôn ai nỡ nói nhau nặng lời.*

— Une fleur odorante, on aime à la porter sur sa robe ;
Un homme sage, on aime à l'avoir tout le temps à ses
[côtés.

*Hoa thơm ai chẳng muốn đeo,
Người khôn ai chẳng nâng-niu bên mình*

— On trouve de sottes gens à la capitale même,
Et des hommes distingués jusque dans les régions les
[plus barbares.

*Kinh-dô cũng có người rồ,
Man-di cũng có sinh-dồ trạng-nguyên.*

— Les bonnes et belles paroles ne coûtent jamais rien,
Parlez en sorte que vous puissiez plaire aux gens...

*Lời nói chẳng mất tiền mua,
Liệu nhờ mà nói cho vừa lòng nhau.*

Je ne sais ci cette causerie un peu à bâtons rompus a eu la faveur de vous plaire. Mais les bonnes et belles paroles, comme vous avez pu le voir, ne manquent pas dans notre langue. Nulle « forêt des pinceaux » n'égale la magnificence et la luxuriance de cette jungle touffue du parler populaire annamite. Dans la rapide excursion que je viens d'y faire, j'ai pris pour compagnon et pour guide mon brave compatriote le *nhà-quê* tonkinois. Nous nous sommes engagés dans les sentiers peu connus, et dans la griserie des senteurs agrestes, nous avons bavardé et bagueaudé ensemble ; mon compagnon m'a ouvert un peu de son âme : une âme simple, mais non puérile, — comme d'aucuns le prétendent, — pleine au contraire de bon sens et de malice, sans grands élans ni fanatisme, mais sceptique, railleuse, positive et volontiers terre à terre ; une âme insouciante et gaie d'ordinaire, mais parfois assombrie par la dureté d'une vie souvent précaire et misérable, du fait de l'inclémence de la nature et aussi de la méchanceté des hommes, et alors traversée par des éclairs de rêve et accessible aux impulsions irréfléchies, comme cela s'est vu maintes fois déjà ; — bref une âme de rude travailleur de la terre, naturellement amoureux de l'ordre et de la paix, attaché à la rizière qu'il a fécondée de son labeur et au village qui l'a vu naître, respectueux de la tradition et de l'autorité, qu'elle soit terrestre ou supranaturelle, mais dont le pénible effort n'a pas pour récompense un bien-être suffisant,

et qui rêve, qui aspire à plus de bonheur et plus de justice. En entrant dans l'intimité de cette âme, j'ai appris à la comprendre et à l'aimer. Puissé-je, en vous la faisant mieux connaître à mon tour, vous inspirer le même sentiment pour ce brave paysan tonkinois, que Jean Marquet appelle déjà son frère, et le désir de travailler davantage à son bien-être matériel et moral et à son relèvement pour le plus grand bien de ce pays dont il est le principal agent de prospérité et de richesse !



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
LÊ-VAN-PHUC LE VINGT-
CINQ AVRIL MIL NEUF
CENT QUARANTE-TROIS

Prix de vente imposé :
Edition ordinaire : 0 \$ 80